

(3)
C R I S P I N
M É D E C I N ,
C O M É D I E .

E N T R O I S A C T E S .

Par Mr. DE HAUTEROCHE

LE PRIX EST DE 20. GRAINS.



N A P L E S
DE L'IMPRIMERIE DE JEAN GRAVIER:
MDCCLXXVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE



A C T E U R S.

LISIDOR , *Père de Geralde.*

GERALDE , *Amant d' Alcine.*

MIROBOLAN , *Médecin , Père d' Alcine.*

FELIANTE , *Mère d' Alcine.*

ALCINE.

DORINE , *Servante de Feliente.*

MARIN , *Valet de Lisidor.*

CRISPIN , *Valet de Geralde.*

LISE , *Servante.*

UN CHIRURGIEN.

GRAND-SIMON.

Le Scène est à Paris.

CRISPIN
MÉDECIN,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

QUoi, Monsieur ! vous voulez vous remarier ;
dites-vous ?

LISIDOR.

Oui, oui, je veux me remarier, & pour cet
effet j'ai envoyé mon fils à Bourges, sous prétexte
d'étudier encore quelque-tems la Jurisprudence.

MARIN.

Suffit ; mais peut-on vous demander comment se
nomme celle que vous voulez épouser ?

LISIDOR .

C'est Alcine .

MARIN .

Quoi ? la fille de Mr. le Médecin Mirobolan ?

LISIDOR .

Oui .

MARIN .

Vous vous raillez , Monsieur , cette Fille n'a pas plus de dix-huit ans , & seroit plus propre pour Monsieur votre fils que pour vous .

LISIDOR .

Je ne veux pas que mon fils se marie de trois ou quatre ans .

MARIN .

Mais , Monsieur , pensez vous bien à ce que vous faites , quand vous formez le dessein d'épouser Alcine ?

LISIDOR .

Comment ! si j'y pense ? oui , oui j'y pense , & fortement . Elle est belle , elle est sage , elle est jeune , elle est spirituelle ; enfin elle a des qualités qui ne sont pas communes .

MARIN .

Hé ce sont toutes ces belles qualités qui devroient vous empêcher d'y songer ; car à dire le vrai , toutes ces choses ne s'accordent guères bien avec un Vieillard .

LISIDOR .

Hé , je ne suis point tant vieux ,

MARIN .

Non dà , si nous étions au tems où les hommes

vi-

C O M É D I E.

vivoient sept ou huit cent ans, vous ne seriez encore qu'un jeune adolescent: mais dans celui où nous sommes, je vous tiens fort avancé dans la carrière.

LISIDOR.

Mais soixante ans...

MARIN.

Ma foi, à ne point mentir, je crois que vous en avez pour le moins douze ou quatorze de plus; car je me souviens que l'autre jour le bon homme Pyrante buvant avec vous le petit coup, disoit qu'il en avoit soixante & six; que vous étiez en Philosophie, qu'il n'étoit encore qu'en Cinquieme, & qu'à la Tragédie du Collège il jouoit le Cupidon, quand vous représentiez l'Empereur.

LISIDOR.

Il ne sçait ce qu'il dit là dessus; il est de ces gens qui se veulent faire plus vieux qu'ils ne sont.

MARIN.

Laissons l'âge à part; aussi bien, comme on dit, il n'est que pour les chevaux, Monsieur; mais parlons un peu de votre mariage. Croyez vous que Monsieur Mirobolan, & que Feliente, sa femme, vous accordent leur Fille n'ayant que cet enfant-là? Quand on n'a qu'une Fille unique, & qu'on la marie, c'est dans l'espérance de voir naître d'elle des petits pouspons. Mais, à ne rien déguiser, si vous l'épousez, ils courent grand risque de n'avoir jamais cette joie, à moins que la Cour des Aydes... Vous m'entendez.

LISIDOR.

Ce n'est pas là ton affaire, & je sçais bien ce

A 3

que

que je fais : quand elle sera ma femme , nous ferons tout ce qu'il faudra faire .

MARIN .

Ma foi , je doute quelle la soit jamais .

LISIDOR .

Et moi , j'en suis fort assuré . Mirobolan est un homme de parole ; il me l'a promise de lui à moi .

MARIN .

C'est quelque chose que cela ; mais vous sçavez que Feliente est une Maîtresse-femme ; & si je ne me trompe , elle a la mine de porter le haut-de-chausses .

LISIDOR .

Je sçai qu'elle est un peu fière , mais les avantages que je ferai à sa Fille , adouciront cette fierté ; & puis un mari est toujours le maître de sa femme .

MARIN .

Toujours ? Ma foi , j'en vois beaucoup qui n'en demeurent pas d'accord , & qui voudroient de tout leur cœur que vous eussiez dit vrai . Mais voilà Monsieur Mirobolan qui sort de chez lui .

S C E N E II.

MIROBOLAN, LISIDOR, MARIN.

MIROBOLAN.

AH! c'est donc vous, Monsieur Lisidor?

LISIDOR.

A votre service. Je venois pour vous parler de cette affaire.

MIROBOLAN.

De quelle affaire?

LISIDOR.

Hé, là de ce que vous sçavez :

MIROBOLAN.

Quoi?

LISIDOR.

De l'affaire dont nous avons parlé ensemble :

MIROBOLAN.

Quand?

LISIDOR.

Hé plusieurs fois.

MIROBOLAN.

Où?

LISIDOR.

En divers endroits.

MIROBOLAN.

Je ne sçai ce que c'est.

LISIDOR.

C'est touchant le mariage de Mademoiselle votre fille, & de moi,

A 4

MI-

MIROBOLAN.

Ah! ce n'est que cela? Je croyois que ce fût tout autre chose: touchez là. Vous sçavez la parole que je vous ai donnée; vous n'avez qu'à choisir le jour, soyez certain que vous êtes le maître de cette affaire.

LISIDOR.

Je vous suis obligé; mais avez-vous pris la peine d'en parler à Madame votre chère moitié?

MIROBOLAN.

Non, mais je vous réponds de son consentement, elle est soumise à nos volontés; & puis, je sçau-rois bien la réduire, si elle faisoit la difficile. Je suis le maître, une fois; & nous sçavons, Dieu merci, mettre une femme à la raison.

LISIDOR.

Je n'en doute point.

MIROBOLAN.

Je voudrois bien qu'elle eût soufflé devant moi, & qu'elle s'avisât de traverser ce que j'aurois résolu; je lui ferois bien voir que son cheval ne seroit qu'une bête. Mais grace au Ciel, je n'en suis point à la peine; & ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaite.

LISIDOR.

Trouvez bon, s'il vous plaît; que vous & moi lui portions les premières paroles; c'est une bien-séance que je dois observer en son endroit, & vous sçavez que le sexe est jaloux de ces petites formalités.

MIROBOLAN.

Volontiers: & pour cet effet, je vais la faire venir.
(Il entre.)

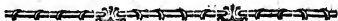
LISI-

LISIDOR.

Hé bien, Marin ! Qu'en dis-tu ?

MARIN.

Tout cela va fort bien, & j'en suis fort aise, à cause de Monsieur votre beau-pere.



S C È N E III.

MIROBOLAN, FELIANTE, LISIDOR,
MARIN.

MIROBOLAN.

MA femme, voilà nôtre bon ami, Monsieur Lisidor.

FELIANTE.

Ab ! je suis sa servante, & je suis ravie de le voir.

MIROBOLAN, *bas à Lisidor.*

Parlez le premier, la chose en aura meilleure grace.

LISIDOR, *bas.*

C'est à vous à commencer ; après je continuerai.

MIROBOLAN, *bas.*

Vous vous expliquerez mieux que moi.

LISIDOR, *bas.*

Point du tout. D'ailleurs, la raison veut que vous ouvriez le discours.

MIROBOLAN, *bas.*

C'est à vous à faire le premier pas.

LISIDOR, *bas.*

Je l'ai fait en votre endroit ; & vous devez, avant que je lui parle, la disposer...

FE.

FELIANTE.

Au moins, dites-moi quelle contestation vous avez ensemble, & le sujet pourquoi vous m'avez fait venir ici.

LISIDOR.

Madame, c'est une petite bagatelle.

MIROBOLAN.

Ma femme, c'est notre ami, Monsieur Lisidor, qui demande notre Fille en mariage.

FELIANTE.

Et pour qui ?

LISIDOR.

Pour moi, Madame ; mais à des conditions qui peut-être ne vous seront pas désagréables. Sans doute que d'abord mon âge vous donnera quelque répugnance pour ce mariage : mais, Madame, quand vous sçauvez que je lui fais de grands avantages ; que je la prend sans que vous déboursiez un fol, & que Monsieur votre mari m'en a donné sa parole, j'ose espérer que vous me ferez la même grace.

FELIANTE.

Toutes ces choses sont fort considérables ; mais votre âge, Monsieur, ne convient point avec celui de ma Fille, & l'on voit souvent par de telles alliances des jeunes femmes tomber dans le désordre. Les caresses d'un Vieillard dans le mariage, ne s'accordent point avec celles d'une jeune personne ; il s'y rencontre trop d'antipatie, & nous voyons que même la nature y répugne. Ainsi, Monsieur, pour éviter les disgrâces qui pourroient arriver à ma famille, trouvez bon que je vous refuse mon consentement.

LISIDOR

LISIDOR.

Mais, Madame, votre mari m'en a donné sa parole.

FELIANTE.

Je le crois ; mais selon l'apparence, il n'y a pas fait de réflexion ; car sans doute, il auroit été de mon sentiment.

LISIDOR.

Monsieur, vous sçavez ce que vous m'avez promis.

FELIANTE.

Je crois, encore un coup, qu'il vous l'a promise, mais il peut vous la dépromettre ; car apparemment, il n'en fera rien.

LISIDOR.

Monsieur, un homme d'honneur doit tenir ce qu'il promet. Parlez, ne m'avez-vous pas promis votre fille en mariage.

MIROBOLAN.

Hé... Tout cela est vrai.

FELIANTE.

Hé bien, s'il vous l'a promise, je vous ne l'ai pas promise, moi, & c'est assez.

MIROBOLAN.

Ma femme...

FELIANTE.

Hé, mon Dieu, laissez-moi parler, je sçai fort bien ce que je fais.

MIROBOLAN.

Mais il faudroit...

FELIANTE.

Il faudroit ne pas promettre si facilement : Encore

core une fois; il n'en fera rien, & vos raisons ne peuvent être que très-mauvaises sur ce chapitre. Adieu, Monsieur, mettez vous en tête que vous n'aurez jamais ma Fille.



S C È N E IV.

LISIDOR, MIROBOLAN, MARIN.

MARIN, à Mirobolan.

Monsieur ?

MIROBOLAN.

Que veux-tu ?

MARIN.

Je suis le maître, une fois; & nous savons, Dieu merci, mettre une femme à la raison. Je voudrois bien qu'elle eût soufflé devant moi, & qu'elle s'avisât de traverser ce que j'aurois résolu, je lui ferois bien voir que son cheval ne seroit qu'une bête. Mais, grace au Ciel, je n'en suis point à la peine; & ma femme, en un mot, fait tout ce que je souhaite.

LISIDOR.

En effet, Marin à raison; & ce sont les discours que vous me teniez, avant que nous eussions parlé à votre femme.

MIROBOLAN.

Il est vrai, mais il faut se donner un peu de patience : il ne faut pas toujours s'emporter d'abord, l'on doit quelque-fois apporter quelque

que tempérance aux choses. Je vous tiendrai parole, ou ... Allez, laissez-moi faire.

MARIN.

Fort bien, laissez faire Monsieur, il gâtera tout. Ma foi, vous devez plutôt croire aux paroles de la femme qu'à celles du mari. Vous voyez clairement qu'elle seule est le maître & la Maitresse.

MIROBOLAN.

Vous ne sçavez ce que vous dites,

MARIN.

Non, mais je sçai que vous venez d'être furieusement repoussé à la demi-lune. Dites-moi, s'il vous plaît, qui croyez-vous qui soit le maître, ou de vous, ou de Madame votre femme?

MIROBOLAN.

C'est moi.

MARIN.

Oui dà, en paroles, mais non pas en effets.

MIROBOLAN.

Apprenez que je le suis en effets, de même qu'en paroles: Vous êtes un fat.

MARIN.

Ah, Monsieur! je ne vous dispute point cette qualité.

MIROBOLAN.

Taisez-vous, (à Lisidor.) Monsieur encore une fois... suffit, adieu.

S C È N E V.

LISIDOR, MARIN.

MARIN.

HO diable ! c'est fort bien dit , Monsieur , vous ne devez point prétendre d'épouser Mademoiselle Alcine , car cette Mère impérieuse & opiniâtre ne vous l'accordera jamais . Quant au mari , il est habile Médecin , grand Astrologue , grand Devin , mais chez lui il n'est pas toujours le maître ; ainsi vous ne devez point faire de fonds sur ses promesses .

LISIDOR.

Mais , ne vois je pas Crispin ?

MARIN.

Oui , Monsieur , c'est lui-même .

S C È N E VI.

CRISPIN, LISIDOR, MARIN.

CRISPIN.

AH, Monsieur ! serviteur . Bon-jour , Marin .

MARIN.

Bon-jour ;

LISIDOR.

Qui t'amène en cette Ville ?

CRI-

CRISPIN.

C'est Monsieur votre Fils qui m'y a envoyé en diligence. Aussi je n'ai été que huit jours à venir de Bourges à Paris.

MARIN.

La diligence est grande, & tu devrois avoir une charge de Messager à pied.

LISIDOR.

Pourquoi r'a-r'il envoyé?

CRISPIN.

Monsieur, voici une lettre qui vous dira tout :

LISIDOR, lit.

Monsieur mon pere, on me voit le cul de tous les côtés, je prie Dieu qu'ainsi soit de vous. Autre chose ne puis vous mander, sinon que je vous prie...

Ce n'est pas là le stile ni l'écriture de mon Fils. Est-ce que tu te railles de moi?

CRISPIN.

Non, Monsieur, mais je vous demande excuse. Vous sçavez que j'ai perdu en chemin la lettre de mon Maître, & que j'ai fait écrire celle-ci dans un Village par un Paysan; mais enfin je sçais bien qu'il vous demande de l'argent, & qu'il vous dit que ses habits ne valent plus rien. Lisez le reste de cette lettre.

LISIDOR.

Hé, je suis satisfait de ce que j'en ai lu.

MARIN.

Est-ce toi qui l'as dictée au Paysan?

CRISPIN.

Où dà, c'est moi, qu'en veux-tu dire?

MA-

CRISPIN MÉDECIN.

MARIN.

Rien, sinon quelle est bien imaginée.

CRISPIN.

Tu fais toujours le beau diseur, & le grand esprit : mais morbleu, apprends que j'en sçai plus que toi.

MARIN.

Oh, je n'en doute pas.

CRISPIN.

Morbleu, veux-tu te battre à coups de poings? tu verras si

LISIDOR.

Qu'on se taise l'un, & l'autre.

CRISPIN.

Mais aussi, Monsieur, il faut toujours l'entendu, & croit qu'on n'est pas aussi habile homme que lui.

MARIN.

Ah! je te le cède.

LISIDOR.

Encore une fois, qu'on se taise. Mais Crispin, depuis quatre mois a-t-il dissipé son argent & ses habits, comme tu dis?

CRISPIN.

Oui, Monsieur; si cela n'étoit pas, je ne voudrois pas vous le dire.

LISIDOR.

Il va un peu bien vite. Mais va te reposer, au logis, je te parlerai tantôt, j'ai à présent une affaire qui me presse. Allons, suis-moi, Marin.

SCÈ.

S C È N E VII.

CRISPIN , *après avoir rebuté les saluades de Marin.*

PArbleu , il semble à ce visage , qu'il n'y a que lui qui sçache quelque chose. Morbleu , quand il voudra se gourmer , on lui fera voir si l'on n'en sçait pas autant que lui , & possible d'avantage . Mais allons au logis du bon homme Lisidor , afin que nous ayons de l'argent ; mon Maître en a grand besoin ; les dépenses qu'il fait chaque jour .. Mais je le vois , il ne faut pas lui dire que j'ai perdu sa lettre , il pourroit me maltraiter.

S C È N E VIII.

GERALDE , CRISPIN :

GERALDE.

QUe fais-tu là , dis-moi ?

CRISPIN.

Rien , Monsieur.

GERALDE.

Quoi ! depuis deux heures que je t'ai quitté , tu n'a pas encore été chez mon pere ?

CRISPIN.

Non , Monsieur , mais je l'ai rencontré dans la

R

rue

rue, & nôtre affaire est faite.

GERALDE.

Comment ?

CRISPIN.

Je lui ai donné vôtre lettre, & j'ai dit que vous aviez besoin d'argent, bref qu'il vous en faisoit.

GERALDE.

Et qu'a-t'il répondu ?

CRISPIN.

Rien, si non que j'allasse l'attendre au logis, & qu'il parleroit tantôt à moi ; & que pour le présent, il alloit en Ville pour quelque affaire.

GERALDE.

Ne t'a-t-il point interrogé sur ma conduite ?

CRISPIN.

Fort peu, mais je crois que tantôt il n'y manquera pas, & c'est où je l'attends.

GERALDE.

Prends bien garde, au moins...

CRISPIN.

Hé, laissez moi faire ; nous ne sommes pas si fots que nous sommes mal habillés. Il me croit bien plus niais que je ne suis.

GERALDE.

Désie toi de Marin sur tout, car tu sçais que c'est une fine mouche.

CRISPIN.

Je ne me soucie guères de lui. Parbleu : à cause qu'il sçait lire & écrire, & que je ne sçai rien du tout, il s'imagine qu'on n'est pas aussi sçavant que lui : j'ai bien pensé lui donner sur la gueule.

CE

GERALDE.

Il étoit donc avec mon pere ?

CRISPIN.

Oui dà , & vouloit déjà raisonner ; mais nous l'avons relancé ... Allez , reposez-vous sur moi : vous sçavez que je ne suis pas un diseur , mais que je fais les choses quand vous me les commandez . D'où vient que vous êtes sorti ?

GERALDE.

Alcine m'a mandé quelle avoit quelque chose à me faire sçavoir , & que je me trouvasse autour du logis de derrière ... Mais je crois l'appercevoir :



S C È N E IX.

ALCINE, DORINE, GERALDE, CRISPIN.

ALCINE.

Vous venez bientôt , Gerdalde ; je vous ai mandé de ne venir de plus de deux heures .

GERALDE.

Vous dites vrai , Madame ; mais vous sçavez que l'impatience tourmente d'ordinaire, les Amans, & qu'ils croient leur peine adoucie , quand ils peuvent voir le lieu qui renferme la personne qu'ils aiment .

ALCINE.

Gerdalde trêve à toutes ces belles choses , car je

B 2

ne

ne puis demeurer long-tems avec vous . Je vais faire une visite où ma mere doit venir me trouver . Apprenez seulement que votre pere me veut épouser .

GERALDE.

Mon pere ?

ALCINE.

Oui, vôtre pere ; & que le mien lui à donné sa parole ; mais ma mere, qui comme vous sçavez, est la maîtresse, à rebuté le bon homme Lisidor . Cependant, voyez l'embarras où nous sommes : car, quand avec le tems j'aurai découvert à ma mere l'estime que j'ai pour vous, & que je l'aurai rendue favorable à ce que je souhaite, vôtre pere n'y voudra point consentir . D'ailleurs, il ne faut rien espérer de ma mere sans l'aveu de vôtre pere . Adieu, je crains qu'elle ne vienne sur mes pas .

(*Crispin & Dozine se font de grandes révérences.*)

S C É N E X.

GERALDE, CRISPIN.

GERALDE.

Que dois je faire en cette occasion, cher Crispin ?
CRISPIN.

De quoi s'avise ce vieux reître, de devenir amoureux à soixante & quatorze ans ? C'est sans doute pour cela qu'il nous a envoyés à Bourges ;
mais

C O M É D I E.

21

mais il faut empêcher qu'il n'épouse. Ayons seulement de l'argent ; & puis , nous lui taillerons bien de la besogne . Voyez le vieux pénard ! il lui faut des filles de dix huit ans , pour le réjouir ! il n'est pas vraiment dégoûté : il le prend , bien , il lui en faut donner encore une pipe .

GERALDE.

Mais que faire , Crispin ;

CRISPIN.

Tâchez de parler à elle en particulier , & là vous résoudrez toutes les affaires ; elle vous donnera possible des moyens ...

GERALDE.

Viens , je vais lui écrire une lettre , que tu feras enforte de donner à Dorine quand elles seront revenues au logis.

CRISPIN.

Mais je dois aller chez votre pere .

GERALDE.

Mais je veux que tu portes ma lettre avant que d'y aller..

Fin du premier Acte.

B 3

ACTE

 A C T E II.

SCÈNE PREMIÈRE.

MIROBOLAN, DORINE.

MIROBOLAN.

D Orine, Dorine? hola; Dorine?

DORINE, *sortant.*

Monsieur?

MIROBOLAN.

Qu'on fasse ajuster cette Salle proprement, afin d'y bien recevoir tous ceux qui me feront l'honneur de se trouver à la dissection du corps que me doit envoyer le Maître des hautes œuvres.

DORINE.

Mais, Monsieur, pourquoi choisir cet appartement? Les autres fois, vous les fîtes dans l'autre logis.

MIROBOLAN.

Il est vrai. Mais ma femme a voulu que je prisse ce logis de derrière, afin que celui de devant fût plus libre; je trouve qu'elle a grande raison.

DORINE.

Ah! je n'en doute pas.

MIROBOLAN.

Car outre que nous serons en nôtre particulier;
le

le jardin qui sépare ces deux logis , la garantira du bruit que les opiniâtres font ordinairement en ces occasions . Il s'en trouve toujours quelqu'un qui n'est jamais d'accord avec les autres , & qui pour soutenir une opinion erronnée , fait plus de bruit que quatre .

DORINE.

En vérité , Monsieur , tous tant que vous êtes de Médecins , vous n'êtes gueres d'accord ensemble : votre science est bien incertaine , & vous y êtes les premiers trompés .

MIROBOLAN.

Cela arrive quelquefois , mais ce n'est pas la faute de la Médecine .

DORINE.

Il faut donc que ce soit la faute des Médecins ; puisque ce n'est pas celle de la Médecine .

MIROBOLAN.

Cela peut-être vrai ; mais Dorine , ce n'est pas là ton affaire .

DORINE.

Non , mais je puis en dire mon sentiment ; & puis , si ce n'est pas mon affaire aujourd'hui , cela fera quelque jour en dépit de moi .

MIROBOLAN.

Fort-bien , mais laissons ce chapitre , & songe à recevoir ce corps qu'on doit apporter incontinent , à le faire mettre dans la cave ; car je ne commencerai que demain à travailler ; cependant je m'en vais voir trois ou quatre malades , dont je n'espère pas grand'chose .

CRISPIN MÉDECIN,
DORINE.

Je ferai tout ce que vous me dites.

MIROBOLAN, *revenant.*

Si Dorine vouloit faire tout ce que je lui dirois, elle auroit un peu de tendresse pour moi, & certainement elle n'en seroit point fâchée.

DORINE.

Devriez-vous avoir de telles pensées, ayant une femme aussi bien faite que vous en avez une ? Il me semble que cela n'est pas raisonnable, & que vous devez vous en contenter.

MIROBOLAN.

C'est une étrange chose, que d'être obligé de ne manger que d'un pain, l'on s'en ennuye à la fin.

DORINE.

Si Madame votre femme en vouloit faire de même, qu'en diriez-vous ?

MIROBOLAN.

Oh ! ce n'est pas la même chose. La gloire d'un homme est de cajoler plusieurs femmes ; mais la vertu d'une femme est de n'écouter que son mari.

DORINE.

Je ne crois pas que là-dessus les hommes aient plus de privilege que les femmes, & qu'il leur soit permis de faire ce qu'elles n'oseroient entreprendre.

MIROBOLAN.

La Loi a voulu que cela fût ainsi.

DORINE.

Il falloit que cela fût tout au contraire. Ceux qui ont établi cette Loi, étoient des ignorans, car il y a des ignorans en Loix aussi-bien qu'en
M. C.

Médecine. Mais je vois bien que vous m'en donnez à garder ; je suis sûre que vous auriez de la peine à me montrer cette Loi. Allez voir vos malades, & me laissez en repos.

MIROBOLAN.

Sans adieu, Dorine.

S C É N E II.

DORINE.

Sans adieu, Monsieur. Voyez un peu le gaillard ! il n'y auroit qu'à le laisser faire, il feroit les plus belles choses du monde ! C'est une étrange chose, que ces chiens d'hommes ne sçauroient se contenter de leurs femmes ; il leur faut de la nouveauté. Si je suis jamais mariée, & que mon mari me fasse de tels tours, à bon chat, bon rat, nous verrons... Ah, Crispin ! Que veux-tu ?

S C É N E III.

CRISPIN, DORINE.

CRISPIN.

Comme je rodois autour d'ici, pour voir si je pourrois te donner cette lettre j'ai vu sortir Monsieur Mirobolan, & en même-tems je suis entré, comme tu vois. DO-

DORINE.

Ferme cette porte, afin que nous parlions en secreté ; je vais fermer celle-ci. (*Ils ferment chacun une porte.*) Hé bien, qui envoie cette lettre ?

CRISPIN.

Mon Maître, qui se désespère de ce qu'Alcine lui a dit tantôt, touchant le mariage de son Père & d'elle.

DORINE.

Il faut empêcher que cela ne se fasse.

CRISPIN.

Diantre, tu y perdrois plus que personne : tu n'aurois pas l'avantage de m'avoir pour mari, moi qui t'aime plus que cinquante.

DORINE.

Tu crois donc que ce soit un grand avantage.

CRISPIN.

Affurément. Mais ne parlons point là-dessus davantage, Monsieur vaut bien Madame, & Madame vaut bien Monsieur. Dis-moi, d'où vient que tu étois ici avec Monsieur Mirobolan ?

DORINE.

C'est qu'il doit faire demain la dissection d'un pendu : & comme il a choisi ce lieu pour ce sujet, il m'ordonnoit de le faire ajuster au plutôt. Maintenant, il faut que ton Maître prenne d'autres mesures pour parler à notre Fille ; car cet endroit étant occupé, ils n'auront plus la liberté de s'entretenir si facilement qu'ils l'avoient. Donne moi cette lettre, je vais faire en sorte de la donner, & d'en avoir réponse.

CRISPIN.

Tien, va vite.

SCÈ

S C È N E IV.

MIROBOLAN, FELIANTE, DORINE,
CRISPIN.

MIROBOLAN, *frappant à la porte de la rue.*

HOla, hola, Dorine? qu'on m'ouvre promptement.

DORINE.

Mon Dieu! que ferai-je? c'est nôtre Maître.

CRISPIN.

Ah! jernie, je voudrois être bien loin.

FELIANTE, *frappant à l'autre porte.*

Oh, Dorine! ouvre-moi.

DORINE.

Ah, voilà bien encore pis! C'est nôtre Maîtresse.

CRISPIN.

Hé, c'est le diable.

DORINE.

Sans elle, je t'allois meure dans la cave.

MIROBOLAN, *refrappant.*

Qu'on m'ouvre donc Dorine?

DORINE.

Je suis perdue!

CRISPIN.

C'est fait de moi!

DORINE.

Crispin, mets-toi tout étendu sur cette table;
je

je dirai que tu es ce pendu qu'on vient d'apporter.
CRISPIN.

Mais...

DORINE.

Mais ne raisonne point, fais ce que je te dis :

(*Crispin se met sur la table, & Dorine ouvre à Mirobolan.*)

MIROBOLAN, *passant vite.*

Tu me fais bien attendre : j'ai oublié quelque chose là-haut qu'il faut que j'aille chercher promptement.

(*Il entre dans une porte proche celle par où Feliente sort. Dorine ouvre cependant à Feliente.*)

FELIANTÉ.

D'où vient que tu te fais tant appeller ?

DORINE.

J'étois occupée à recevoir ce corps, & je ne vous ai entendu que cette fois.

MIROBOLAN, *repassant.*

Ma femme, que faites-vous ici ?

FELIANTÉ.

Je viens voir si Dorine a ajusté ce lieu comme il faut.

MIROBOLAN, *s'en allant.*

Voyez, voyez.

FELIANTÉ.

Dorine ; prends le soin de bien accomoder tout ceci : pour moi je m'en vais au plutôt, car je n'ai point à voir de tels objets, cela cause toujours des pensées funestes.

DO.

DORINE .

Allez , allez , Madame , je serai tout ce qui sera nécessaire . Hé bien , Crispin , mon invention n'a-t-elle pas réussi ?

(Elle referme les portes .)

CRISPIN .

Fort-bien , & nous en sommes quittes à fort bon marché ; mais je sors au plutôt , pour éviter un nouvel embarras . Peut-être que si je demeurois davantage....

MIROBOLAN , revenant .

Dorine , Dorine ? ouvre , ouvre-moi .

DORINE .

Ah ! remets-toi promptement en la même posture , c'est encore notre Monsieur .

CRISPIN , se remettant .

Le diable l'emporte . (Dorine rouvre .)

MIROBOLAN , entrant .

Je pense que je suis aujourd'hui imbriague ; j'oublie la moitié des choses dont j'ai besoin : certaines pilules que j'ai promises... Mais que vois-je là , Dorine ?

DORINE .

C'est ce corps qu'on vient d'apporter : Il étoit déjà ici quand vous êtes venu .

MIROBOLAN .

Fort-bien : mais d'où vient qu'il a encore ses habits ?

DORINE .

Ils ont dit qu'on auroit le soin de les rendre .

MIROBOLAN , le tâte .

On n'y manquera pas . Je suis d'avis , tandis qu'il est

est encore tout chaud, d'en commencer la dissection. Va-t'en me quérir mes Bistouris qui sont là-haut dans mon cabinet.

DORINE.

Mais, Monsieur, vous n'avez rien de préparé, cela sera un trop grand embarras; & d'ailleurs vos malades attendent après vous.

MIROBOLAN.

Pour attendre deux ou trois heures, il n'y a pas grand mal.

DORINE.

Mais s'il en vient à mourir quelqu'un cependant?

MIROBOLAN.

Ce ne sera pas ma faute; car s'il doit mourir dans si peu de temps, ma visite ne lui serviroit pas de grand'chose.

DORINE.

Mais un remède à propos....

MIROBOLAN.

Va seulement, & m'apporte un paquet de cordes & des cloux que tu trouveras tout proche les Bistouris. Pendant qu'il a ce reste de chaleur, je trouverai plus facilement les veines lactées, & les réservoirs qui conduisent le chyle au cœur pour la sanguification.

DORINE.

Mais, Monsieur, vous m'allez ôter la liberté d'approprier ce lieu, comme je le voudrois; attendez à demain, comme vous avez dit.

MIROBOLAN.

Va donc, ou j'irai moi-même.

DO-

J'y vais , puisque vous le voulez .

MIROB. LAN , *le regardant* .

Il n'a pas mauvaise mine , mais il a pourtant quelque chose de fâcheux dans le visage , Oui , ou toutes les règles de la Métoposcopie , & de la Physionomie sont fautes , ou il devoit être pendu . (*Il le déboutonne .*) Ah ! quel plaisir je vais prendre à faire sur son corps une incision cruciale , & à lui ouvrir le ventre depuis le cartilage Xiphoidé jusqu'aux os pubis . Le cœur lui bat encore ! Ah s'il y avoit ici de mes Confreres , particulièrement de ceux qui sont dans l'erreur , je leur ferois bien voir , par son systole & diastole , le mouvement de la circulation du sang .

S C È N E V.

UN CHIRURGIEN , MIROBOLAN .

LE CHIRURGIEN , *entrant par la porte
que Mirobolan a laissé ouverte* .

Monsieur , Monsieur le Baron est fort rempiré depuis hier , & vous devriez le venir voir au plutôt .

MIROBOLAN .

J'irai tantôt , je n'ai pas le loisir à présent .

LE CHIRURGIEN .

Mais le mal presse , Monsieur ; il seroit nécessaire que vous y vinssiez maintenant .

MI-

**CRISPIN MÉDECIN,
MIROBOLAN.**

Je ne puis pas; allez, saignez-le toujours, je le verrai dans deux heures.

LE CHIRURGIEN.

Monsieur je ne crois pas que la saignée lui soit bonne.

MIROBOLAN:

Saignez-le, vous dis-je, je sçai bien ce que je fais.

LE CHIRURGIEN.

Mais Monsieur.

MIROBOLAN.

Mais encore une fois, saignez-le,

LE CHIRURGIEN.

Mais, Monsieur...

MIROBOLAN.

Mais je veux qu'il soit saigné. C'est bien à faire aux Chirurgiens à raisonner avec les Médecins!

LE CHIRURGIEN.

Monsieur, je ne le saignerai point; car je suis assuré que la moindre saignée est capable de lui causer la mort.

MIROBOLAN.

Il le fera en dépit de vous, & je le ferai saigner par un autre.

LE CHIRURGIEN.

Vous ferez ce qu'il vous plaira; pour moi je n'en ferai rien. Adieu.

MIROBOLAN.

Adieu.

SCÈ-



S C È N E VI.

DORINE, MIROBOLAN.

DORINE, *ayant écouté.*

JE ne sçaurois trouver tous vos affuteaux ; & d'ailleurs , Madame m'a dit de vous avertir qu'on étoit venu vous demander avec grand empressement de chez Monsieur le Baron .

MIROBOLAN, *s'en allant.*

Il faut donc remettre la partie à demain . Dorine , fais donc porter ce corps à la cave .

DORINE, *fermant la porte , après lui.*

Allez , je n'y manquerai pas .

CRISPIN, *se relevant.*

Et moi , sans m'amuser à raisonner , je sors au plus vite .

DORINE.

Où , veux-tu aller ?

CRISPIN.

Comment diable ! où je veux aller ? laisse-moi sortir . Quoi ! tu vas froidement quérir les Bistouris , & tous ces brimborions pour me tailler en pièces , & tu veux que je demeure ? tu te railles de moi .

DORINE.

Apprends que quand je suis sortie pour aller chercher ses ferremens , ç'a été dans la pensée de
C les

les cacher , de sorte qu'il ne pût les trouver ; & c'est ce que je n'ai pas manqué de faire .

CRISPIN .

Oh , c'étoit fort bien fait . Aussi je m'étonnois , moi qui dois être ton mari , que tu eusses le courage de me voir couper si barbaquement....

DORINE .

Je n'avois garde d'y consentir . Mais attends-moi ici ; je vais tâcher de donner cette lettre , & d'en avoir la réponse .

CRISPIN .

Je ne veux point attendre en ce lieu .

DORINE .

Pourquoi ?

CRISPIN .

Le mot de Bistouri me fait trembler ; je vais t'attendre dans la rue , là je ne craindrai point Messieurs les Bistouris . Pour moi , il me semble , par la peur que j'ai eue , que cette salle en est toute remplie .

DORINE .

Va , mais sur-tout ne t'impatiente point :

CRISPIN .

Je ne me laisserai point d'attendre , quand je serai hors d'ici .

(Comme il veut sortir , on frappe à la porte .)

Ah ! voici bien encore le diable ! D'abord qu'on ouvrira la porte , je m'en fuis .

DORINE .

Garde t'en bien , tu gâteroies tout . Remets-toi promptement ,

CRISPIN.

Je n'en ferai rien , quoiqu'il puisse arriver : S'il avoit quelques Bistouris dans sa poche....

DORINE.

Si je n'avois oublié la clef de la cave , je te mettrois dedans .

CRISPIN.

Fais ce que tu voudras , mais je ne m'y mettrai point davantage .

DORINE.

Ecoute , je vais te quérir là-haut une robe de Médecin , tu diras qu'ayant sçu qu'il devoit faire une dissection , tu venois pour lui rendre visite . Quant au pendu , je dirai que je l'ai fait mettre à la cave .

CRISPIN.

(*On heurte encore .*)

Va , j'aime encore mieux faire le Médecin que le pendu . Parbleu attends , si tu veux , que je sois habillé ? Il faut payer d'effronterie : du-moins , sous cet habit je ne courrai point de risque d'être taillé ou d'être battu . Quand je paroîtrois ignorant , il y a bien d'autres Médecins qui le sont aussi-bien que moi .

DORINE , *revenant* .

Tien , mets promptement , que j'ouvre :

CRISPIN , *ayant pris la robe* .

Me voilà fort bien .

S C È N E VII.

L'ISE, CRISPIN, DORINE,
ayant ouvert la porte.

LISE.

Monsieur le Médecin est il ici ?

DORINE.

Non.

LISE.

Le voilà. Pourquoi me le celer.

DORINE.

Que lui voulez-vous ?

LISE.

Lui dire seulement deux mots.

CRISPIN, *faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moi ?

LISE.

Monsieur, vous sçavez que ma Maitresse a perdu un petit chien qu'elle aime éperdûment, qu'elle s'en désespere, & qu'elle en met la faute sur moi. Or comme on m'a dit que vous sçavez l'art de deviner, aussi bien que la Médecine...

CRISPIN.

Je suis aussi sçavant en l'un comme en l'autre.

LISE.

C'est ce qui me fait venir ici, pour vous prier, en payant, de m'en dire quelque nouvelle.

CRI-

CRISPIN.

Combien y a-t-il est qu'il perdu ?

LISE.

Deux jours.

CRISPIN.

A qu'elle heure ?

LISE.

Sur les onze heures du matin :

CRISPIN.

De quel poil est-il ?

LISE.

Blanc & noir.

CRISPIN, *faisant semblant de rêver* :

C'est assez.

LISE, *à Dorine*.

Oh le brave homme ! il nous va dire des nouvelles de nôtre petit chien.

DORINE.

Sans doute.

CRISPIN.

Ecoutez. Il y a deux jours ?

LISE.

Oui, Monsieur.

CRISPIN.

Sur les onze heures ?

LISE.

Oui.

CRISPIN.

Blanc & noir ?

LISE.

Oui, Monsieur.

C

CRI

CRISPIN.

Prenez des pilules.

LISE.

Des pilules!

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais cela fera-t'il trouver le chien?

CRISPIN.

Oui.

LISE.

Mais encore, de quelles pilules?

CRISPIN.

Les premières venues de chez l'Apothicaire:

LISE.

Mais, Monsieur....

CRISPIN.

Mais il ne faut pas tant raisonner, faites seulement ce que je vous dis.

LISE.

Combien en faut-il prendre?

CRISPIN.

Trois.

LISE, lui donnant un Ecu blanc:

C'est assez; si je trouve mon chien par ce moyen, je vous donnerai bien des pratiques.

CRISPIN.

Si vous ne le retrouvez, ce ne sera pas la faute du remède.

LISE.

Je vous crois, Adieu, Monsieur.

CRI-

CRISPIN.

Adieu.

DORINE, après avoir refermé la porte.

Hé-bien, Crispin, tu n'as pas eu plutôt l'habit de Médecin sur le corps, que tu as reçu la pièce blanche.

CRISPIN.

Diantre! je vois bien que c'est un bon métier: Sans sçavoir ce que l'on fait, on gagne de l'argent, & on ne court point de risque, comme à contre-faire le pendu.

DORINE.

Je ne puis m'empêcher de rire de ton ordonnance. Des pilules pour retrouver un chien perdu!

CRISPIN.

Que diable voulois-tu que j'ordonnasse, moi qui ne sçai ni lire ni écrire, ni rien de tout ce qu'elle veut que je sçache? Les pilules se sont présentées, & j'en ai ordonné. J'ôte cet habit pour aller attendre dans la rue, comme nous avons dit.

(On heurte encore.)

DORINE.

On heurte, rajuste-toi.

CRISPIN.

Encore? je crains bien que ce ne soit ton Maître.

DORINE, allant ouvrir.

Qu'importe? Il s'en faut tirer.



S C È N E VIII.

GRAND-SIMON, DORINE, CRISPIN.

GRAND-SIMON.

Monsieur Mirobolan est-il ici?

DORINE.

Pourquoi ?

GRAND-SIMON.

Je voudrois lui parler.

DORINE.

De quelle part ?

GRAND-SIMON.

De la mienne.

DORINE.

Qui êtes vous ?

GRAND-SIMON.

Je suis un homme que vous ne connoissez pas.

DORINE.

Je le sçai. Monsieur Mirobolan vous connoît-il ?

GRAND-SIMON.

Non, ni moi lui.

DORINE.

Le voilà, mais il faut lui demander s'il a le temps de vous parler.

CRISPIN, *faisant le grave* :

Que veut-on ?

DO-

DORINE.

C'est Monsieur, qui voudroit vous parler.

CRISPIN.

Qu'il approche, & qu'il fasse promptement.

GRAND-SIMON, après quelques
révérences.

Monsieur, des gens m'ont dit que vous étiez fort sçavant en Médecine, & sur-tout en l'art de devination. Or vous sçavez que sur ce qu'ils m'en ont dit, je me suis résolu de vous venir consulter touchant une petite affaire.

CRISPIN.

Dites, en peu de paroles.

GRAND-SIMON.

Or vous sçavez que je m'appelle Grand-Simon, que je suis d'une demi-lieu d'ici : je vous payerai bien.

CRISPIN.

On ne peut mieux parler.

GRAND-SIMON.

Vous sçavez que j'aime une fille dans nôtre Village. Or comme il y a un certain drôle qui va quelquefois chez elle, je voudrois bien sçavoir de vous, si elle m'aime comme elle dit, & si je l'épouserai ; car, à vous dire la vérité, je m'en désie.

CRISPIN.

Comment est-elle faite ?

GRAND-SIMON.

Elle est grande, brune & camuse.

CRISPIN.

Grande, brune & camuse ?

GRAND-

**CRISPIN MÉDECIN,
GRAND-SIMON.**

Oui , Monsieur .

CRISPIN .

Prenez des pilules .

GRAND-SIMON .

Des pilules ?

CRISPIN .

Oui .

GRAND-SIMON :

Des pilules ?

CRISPIN .

Oui des pilules ; qu'on prend communément chez l'Apothicaire . Il en faut prendre au nombre de dix , à cause de votre taille .

GRAND-SIMON .

Mais il me semble que les pilules ne sont bonnes que pour purger les gens , & non pas pour....

CRISPIN .

Allez , faites ce que je vous dis , puis-je ferai le reste ; c'est une science qui vous est inconnue . Si vous étiez sçavant , & que vous sçussiez le Latin , je vous ferois voir bien des choses....

GRAND-SIMON .

Monsieur , je sçai le Latin , car je suis le Magister de notre Village .

CRISPIN .

Vous sçavez le Latin ?

GRAND-SIMON .

Oui , Monsieur .

CRISPIN .

Hé bien , tant mieux pour vous . Encore un coup , faites ce que je vous dis , & adieu ; j'ai à faire ailleurs .

GRAND-

GRAND-SIMON.

Avant que de m'en aller , il faut vous satisfaire :

CRISPIN.

C'est fort bien avisé .

GRAND-SIMON , *fouillant dans sa poche.*

Des pilules !

CRISPIN , *tendant la main.*

Oui , des pilules ; oui des pilules : vite , vite ,
& adieu .

GRAND-SIMON .

Voilà un Ecu d'or . Si la chose réussit . . .

CRISPIN.

Je vous entends , c'est assez .

GRAND-SIMON , *à part.*

Ces hommes sçavans ont toujours je ne sçai quoi
de brusque . Adieu , Monsieur .

CRISPIN :

Serviteur .

(*Il sort.*)

DORINE , *ayant refermé la porte.*

Un Ecu d'or , & un Ecu blanc en si peu de
temps ! Moi qui t'ai fait Médecin , tu devrois m'en
donner la moitié ?

CRISPIN.

Dorine , laisse-moi faire , nous en mangerons de
bons gobets ensemble : pour à présent . . .

DORINE .

(*On heurte.*)

On heurte , voici encore quelque pratique.

CRISPIN.

Parbleu , je commence à m'en lasser . Ah voici
bien le diable .

SCÉ-



S C È N E IX.

MIROBOLAN , DORINE , CRISPIN .

MIROBOLAN , *entrant* .

DOrine , as-tu songé ...

DORINE .

Monsieur , je viens de faire porter ce corps à la cave ; & voilà un de vos Confrères , qui ayant appris que vous devez faire une dissection , est venu pour vous voir .

MIROBOLAN , *après plusieurs révérences* .

Monsieur , quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître , vous y ferez toujours le bien reçu ; mais ce ne sera que demain que je commencerai à travailler . Si vous voulez me faire la grace de vous trouver à l'ouverture , vous entendrez un petit discours , qui , je crois , ne sera pas fort commun .

CRISPIN .

Ah , Monsieur , je n'ai garde d'y manquer . La réputation de Monsieur Mirobolan est une réputation qui ... dans les choses ... fait enfin que ... je n'y manquerai pas .

DORINE .

Monsieur , si vous voulez que j'accorde cette salle , il me faut laisser en liberté .

MIROBOLAN .

Tout à l'heure . Monsieur , je voudrais vous de-
man-

mander un petit mot d'avis touchant un malade que je traite.

CRISPIN.

Vous m'excuserez, s'il vous plaît; j'ai une affaire qui me presse beaucoup.

MIROBOLAN.

J'aurai fait en peu de paroles. Vous sçavez que ce malade a eu la fièvre quarte; tierce & continue; enfin nous l'avons tiré de-là: mais il lui reste une chose qui m'inquiète grandement pour lui; car outre une grande insomnie qui le fatigue beaucoup, ce qu'il crache est extrêmement blanc, & c'est à mon sens un très mauvais signe, parceque *à pituita alba, aqua inter cutem supervenit*, nous dit Hypocrate; c'est comme vous sçavez, ce que les Grecs appellent Leucophegmata. Si donc, selon Hypocrate, cette pituite blanche est un signe évident que l'hydropisie doit survenir, que croiriez-vous qu'il faudroit lui donner de plus souverain, pour empêcher que cet accident ne lui survint?

CRISPIN.

Vous n'avez pas besoin de conseil, vous êtes un homme qui... oui... enfin je ne dis rien.

MIROBOLAN.

Non, parlez-moi franchement, je serai fort aise de sçavoir votre sentiment là-dessus.

CRISPIN.

Je n'ai garde, je sçai trop.

MIROBOLAN.

Pour moi, j'agis sans façon; je ne suis pas de ces

ces Messieurs qui ne chérissent que leurs opinions , & qui , plutôt que d'en démordre , aiment mieux laisser crever un malade . Parlez , je vous écoute .

DORINE , *bas à Crispin* .

Dis ce que tu pourras . (*à Mirobolan* .) Mais , Monsieur , dépêchez-vous , car j'ai plus d'une affaire .

MIROBOLAN .

Dorine , encore un moment .

CRISPIN .

Monsieur , dans ces sortes des maladies , je ne sçais pas si...quand...là-dessus...on...la...

MIROBOLAN .

Hom ?

CRISPIN .

Des pilules...

MIROBOLAN .

Lui donner des pilules , ce seroit ruiner les parties , qui sont déjà fort altérées par le désordre qu'ont causé ces différentes maladies .

CRISPIN .

Oh , je ne dis pas cela ; je dis ... que des pilules que j'ai prises ce matin m'obligent à vous quitter au plutôt .

MIROBOLAN :

Oh , je ne veux pas vous contraindre : Dorine , conduisez Monsieur où il a besoin d'aller . Je suis votre serviteur .

CRI.

CRISPIN , *se deshabillant* :

Je vais t'attendre sans raisonner davantage ;

DORINE.

Moi , je vais faire mes diligences pour avoir la reponse , & songer en même tems à faire enforte que lorsqu'on apportera ce pendu , nos gens n'en puissent rien sçavoir .

Fin du second Acte .

ACTE

 ACT E III.

 SCÈNE PREMIERE.

GERALDE , CRISPIN .

CRISPIN .

HÉ bien , Monsieur , que dites-vous de mes aventures ?

GERALDE .

Je dis qu'elles sont particulières .

CRISPIN .

Pendu , Médecin , des cordes , des bistouris , des cloux , des pilules , des . . . Parbleu , en voilà très-bien .

GERALDE .

Il est vrai qu'en voilà beaucoup ; mais il faut que tu retournes encore au logis de Monsieur Mirobolan .

CRISPIN :

Moi , Monsieur ?

GERALDE :

Oui , toi-même .

CRISPIN :

Parbleu , je ne veux point aller me faire bistouriser :

riser : ou bien recevoir quelques coups de bâton , vous y pouvez aller vous-même .

GERALDE .

Il est vrai que je le puis ; mais je crains , en y allant , de ruiner mon amour ; car si Monsieur Mirobolan venoit à me rencontrer , il ne manqueroit pas d'avertir mon Père des choses qui se passent . Pour toi , tu ne hazardest rien , il ne te connoît pas .

CRISPIN .

Je hazarde mon dos , mes bras , mes jambes , mon corps ; car de la manière que j'ai oui parler Monsieur Mirobolan , de cloux , de cordes , de hiflouris ; un Médecin n'a non plus de pitié d'un homme , qu'un Avocat d'un écu .

GERALDE .

Il faut pourtant , mon cher Crispin , y retourner encore une fois . Aussi , tu dois croire que quand je serai en pouvoir , je reconnoîtrai tous les bons services que tu me rends .

CRISPIN .

Oh , je n'en doute pas ; mais au moins dites-moi la raison qui vous oblige à m'y renvoyer .

GERALDE .

Tiens , écoute la lecture du billet que tu m'as apporté .

J' Ai quantité de choses à vous mander , mais je n'ai pas le tems de vous les écrire . Pour avoir celui de vous faire ce mot , il a fallu se servir de plusieurs stratagèmes . Envoyez tantôt Crispin , je ferai mes efforts pour lui donner une lettre , qui vous instruira de

D

tout .

tout. Si je puis ménager le moment de vous parler de bouche, croyez que je le ferai avec bien de la joie. Adieu, aimez-moi comme je vous aime, & soyez certain que je n'aurai jamais d'autre mari que vous.

ALCINE.

Hé bien, tu vois, Crispin...

CRISPIN.

Oui, je vois bien qu'il y faut aller. Mais si Monlieur Mirobolan, qui m'a pris pour un pendu sous mon habit, & qui m'a envisagé sous l'habit de Médecin, vient à me reconnoître, comment me tirer de cet embarras, sans être un peu étrillé? hem?

GERALDE.

Il est vrai que cela est fort embarrassant; mais mon cher Crispin, il faut hasarder quelque chose pour ton Maître. Cherche, invente quelque chose pour ne point courir de risque.

CRISPIN.

Ecoutez, faites-moi avoir une robe de Médecin, j'aime mieux paroître devant lui en cet état, que de faire la figure d'un pendu: du reste je m'en tirerai comme je pourrai: j'en suis tantôt sorti par les pilules, j'en sortirai par quelque autre remède.

GERALDE.

Je vais de ce pas, à la friperie pour avoir ce que tu demandes: cependant va-t'en chez mon Père pour recevoir l'argent qu'il t'a promis; car possible en aurons nous grand besoin,

CRI-

CRISPIN.

J'y vais. Mais Monsieur, apprenez-moi seulement en Latin : je suis Medecin.

GERALDE.

Volontiers: MEDICUS SUM.

CRISPIN.

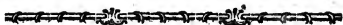
MEDICUS SUM, MEDICUS SUM:

GERALDE.

Fort-bien.

CRISPIN.

Suffit, adieu. Allez-vous-en songer à l'habit, & moi je vais chez le bon-homme. MEDICUS SUM, MEDICUS SUM. C'est une belle chose que de sçavoir le Latin. Il faut repasser souvent ces mots, de peur de les oublier, MEDICUS SUM, MEDICUS SUM. C'est assez, allons-nous-en chez le bon homme Lisidor. Mais je le vois qui vient ici.



S C È N E II.

CRISPIN, LISIDOR, MARIN.

LISIDOR.

Que fais-tu en ce lieu ?

CRISPIN.

Monsieur, ennuyé d'attendre au logis ; je me promenois.

LISIDOR.

Où est ton Maître ? Dis moi.

D a

CRI.

LISIDOR.

Patience...

CRISPIN.

C'est que je ne veux pas qu'il se mêle de ce qu'il n'a que faire.

LISIDOR.

Tais-toi. Que fait ton Maître ordinairement ?

CRISPIN.

Il étudie, puis il a souvent à dîner & à souper des gens avec qui il parle Latin comme tous les diables. Ce que j'y trouve de plaisant, c'est qu'ils se querellent, comme s'ils vouloient s'étrangler le blanc des yeux, après ils s'apaisent en buvant cinq ou six coups chacun.

LISIDOR.

Cela n'est pas mal. Mais cependant trois ou quatre personnes m'ont dit qu'il étoit en cette Ville, & qu'on l'y avoit vu.

CRISPIN.

Celui qui l'a dit en a menti, & je le soutiendrai devant toute la France.

LISIDOR.

Confesse la vérité, je n'en parlerai point. Il est ici ;

CRISPIN.

Je ne le confesserai point, car cela n'est pas vrai.

LISIDOR.

Oh, je sçai bien que si, moi ; & si tu déguises d'avantage.

CRISPIN.

Vous voulez donc me faire dire une chose qui n'est pas ?

LISIDOR.

J'ai donc menti ?

CRISPIN.

Vous avez tout ce qu'il vous plaira , mais cela n'est pas , cela n'est pas .

MARIN.

Monsieur , quittez-là cet impertinent , il vous mettroit en colère sans raison .

CRISPIN.

Impertinent ! Morbleu , tu en as menti , il faut t'en faire tâter tout du long , & tout du large .

(Ils veulent se battre.)

MARIN.

Vien , vien , que je t'ajuste de toutes pièces .

LISIDOR, *les séparant avec son bâton.*

Coquins , si vous ne vous arrêtez , je vous donnerai cent coups . Ah morbleu , c'en est trop . Crispin , puisque ton Maître n'est pas à Paris , je te commande de l'aller au plutôt retrouver à Bourges , & de lui dire que quand il m'aura fait savoir son adresse , je lui ferai tenir de l'argent par un Banquier de cette Ville .

CRISPIN.

Mais , Monsieur ...

LISIDOR.

Point de réponse d'avantage ; n'approche pas seulement de mon logis , si tu ne veux avoir cent coups de bâton .

CRISPIN.

Si vous me battez , je sçai bien ce que je ferai .

LISIDOR.

Que feras-tu ?

CRI-

CRISPIN, montrant Marin.

Je le frotterai comme un diable.

LISIDOR.

Pourquoi le frotteras-tu?

CRISPIN.

Hé pourquoi me battez-vous?

LISIDOR.

Parce que tu es un fripon.

CRISPIN.

Et parce qu'il est un Factotum, & qu'il veut me faire battre.

LISIDOR, levant son bâton.

Je te donnerai...

CRISPIN.

Donnez pour voir, vous verrez si je ne lui rendrai pas.

LISIDOR.

Ah morbleu! je n'en puis plus souffrir.

(*Lisidor voulant frapper Crispin de son bâton ; Crispin baisse la tête, ce qui fait que Lisidor tombe, & Crispin va donner un coup de poing à Marin, qui tombe de l'autre côté & cependant Crispin s'enfuit.*)



S C È N E III.

LISIDOR , MARIN .

MARIN :

AH le traître ! Je crois qu'il m'a estropié de ce coup .

LISIDOR .

Marin , viens m'aider à me relever .

MARIN , *se relevant* .

Hé Monsieur , j'aurois besoin qu'on me relevât moi-même .

LISIDOR , *se relevant aidé de Marin* .

Le Coquin , il le payera .

MARIN .

Si jamais je l'attrape il s'en repentira .

LISIDOR .

Je me suis blessé l'épaule en tombant .

MARIN .

Et moi , je crois que j'ai la manipule démise .

LISIDOR .

Il t'a donné un furieux coup ?

MARIN .

De toute sa force .

LISIDOR .

Patience .

MARIN .

Il faut bien la prendre malgré moi .

Li.

LISIDOR.

Va voir si Monsieur Mirobolan est au logis.

MARIN.

Quoi, Monsieur ? vous voulez encore lui parler de votre mariage, après que sa femme vous a dit à votre nez qu'il n'en fera jamais rien ?

LISIDOR.

Il n'importe, je veux faire encore une tentative.

MARIN.

Fort-bien ; c'est-à-dire, que vous voulez vous faire refuser encore une fois, & que vous prenez plaisir d'entendre chanter vos louanges à contre-poil.

LISIDOR.

Je t'avoue ingénument que je m'attends à ce refus, & que même j'en suis en quelque façon consolé ; mais je veux avoir la joie de dire le fait à Monsieur Mirobolan, & de lui faire sçavoir qu'il ne passera jamais dans mon esprit que pour un homme qui se laisse mener par le nez comme un fat.

MARIN.

Mais de quoi cela vous peut-il servir ?

LISIDOR.

Fais seulement ce que je te dis. Vois s'il est au logis.

SCÈ-



S C È N E IV.

DORINE, LISIDOR, MARIN.

MARIN, *frappant à la porte de Mirobolan.***H**Ola ?

DORINE.

Qui est-ce ?

MARIN.

Monsieur Mirobolan est-il ici ?

DORINE.

Non. Qui le demande ?

LISIDOR :

C'est moi, ma chère.

DORINE.

Il n'y est pas : voulez-vous parler à Madame ?
Elle est là-haut qui dort, je l'irai eveiller.

LISIDOR.

Il la faut laisser reposer. Ma chère enfant, si
tu pouvois par tes soins la faire consentir à me
donner Alcine en mariage, je ferois ...

DORINE.

Vous donner Alcine en mariage ! Que diantre
en feriez-vous, à l'âge où vous êtes ?

LISIDOR.

Hé, j'en ferois...

DORINE.

Ma foi, vous n'en feriez toujours rien qui vail-
le

le . Mais n'avez-vous autre chose à me dire ? Je rentre .

LISIDOR.

Ma chère , dis à Montieur Mirobolan que son ami Lisidor étoit venu pour le voir , & que je le prie de penser à ce qu'il m'a promis . Adieu , ma bonne enfant .

DORINE.

Adieu , Monsieur , je n'y manquerai pas . Ce bon homme est il fou , de prétendre épouser une fille de dix-huit ans ? Il faut avouer que quand la vieillesse se met l'amour en tête , elle fait cent fois plus d'extravagances que la jeunesse .



S C È N E V.

CRISPIN, *en habit de Médecin* , DORINE.

CRISPIN, *sortant*.

Chez moi , chez moi , vous dis-je , là , je vous répondrai de bonne sorte .

DORINE .

Qu'as-tu , Crispin ? & d'où vient que tu es habillé de cette manière ?

CRISPIN.

Deux visages que j'ai rencontré qui m'ont dit qu'ils étudioient en Médecine , & qui m'ont demandé mon sentiment sur la Trans ... la ... la .. la ... la Transfusion du sang . Ils m'ont quasi fait

fait devenir sourd à force de me parler ;

DORINE.

Que t'ont-ils dit ?

CRISPIN.

Que diable sçai je, moi une bête sur une autre : l'artère . . . le sang littéral . . . arterial . . . Un tuyau par où entre le sang . . . une bête morte , l'autre qui ne vaut guère mieux . . . Le mauvais sang répandu . . . le bon dans les veines de l'autre bête . . . Enfin , le diable les emporte avec tout leur raisonnement.

DORINE.

Tu devois leur ordonner des pilules .

CRISPIN.

J'aurois voulu de tout mon cœur qu'ils en eussent eu chacun cinquante dans le ventre.

DORINE, *riant*.

Mais pourquoi as-tu cet habit ?

CRISPIN.

Je l'ai pris pour avoir plus de facilité d'entrer chez vous , & pour ...



S C È N E VI.

LISIDOR , MARIN , CRISPIN , DORINE.

LISIDOR , *revenant*.

MA chère Dorine , j'avois oublié de te donner cette bague , mais je veux recouvrer...

CRISPIN

C O M É D I E .

CRISPIN, *se tournant de l'autre côté.*
Ah!...

MARIN.

Monsieur, si je ne me trompe, voilà Crispin habillé en robe longue.

LISIDOR.

Que fais-tu ici avec cet habit?

CRISPIN, *faisant le grave.*

Que souhaitez-vous de moi? avez-vous quelque maladie secrète? Dites, en l'absence de Monsieur Mirobolan, je pourrois vous donner quelques bons avis.

LISIDOR.

Non, coquin nous n'avons point de maladie.

CRISPIN.

Coquin?

LISIDOR.

Oui, coquin.

CRISPIN.

NON SUM COQUINUS, MEDICUS SUM, MEDICUS SUM.

LISIDOR.

Toi, Médecin?

CRISPIN.

Oui, Médecin, & vous êtes un impertinent.
ARACA, LOSTOVÏ, BARITONOVÄÏ, FORLUTUM,
TRANSCONFUSIONA.

Si vous étiez raisonnable, je vous parlerois de la transconfusion, mais je vois bien que vous en tenez. Allez, prenez des pilules.

LISIDOR.

Si je prens un bâton , je t'en donnerai cent coups.

CRISPIN.

Ce sera contre mon ordonnance .

DORINE , à Crispin .

Monsieur entrez au logis pour y attendre nôtre Maître , & laissez-là ces extravagans .

CRISPIN , entrant avec Dorine .

Il est vrai que je ferai mieux ,

MARIN.

Monsieur je doute que ce soit Crispin : car il parle Latin .

LISIDOR.

C'est assurément lui-même , je me doute de quelque fourberie , & je veux entrer là-dedans pour en être éclairci . (Il frappe à la porte .)

DORINE , revenant .

Que demandez-vous , Monsieur ? Est-ce que vous voulez quereller encore cet honnête homme qui est chez nous ?

LISIDOR.

C'est un fripon de valet . . .

DORINE.

Cela n'est pas vrai , c'est un des Confrères de nôtre Maître , & vous avez mauvaise grace de parler de la sorte . Je m'en plaindrai tantôt à . . .

SCÈ.



S C È N E V I I .

LISIDOR , MIROBOLAN , DORINE .
MARIN .MIROBOLAN , *sortant* .

JE vous soutiens que cela n'est pas possible , &
que cette opinion est extravagante .

LISIDOR .

Monsieur ...

MIROBOLAN .

Il faut penser bien creux , pour imaginer une
chose si éloignée du bon sens .

LISIDOR .

Monsieur , je veux ...

MIROBOLAN :

Il faut apparemment que cette vision vienne d'un
homme qui avoit la fièvre chaude .

DORINE .

Qu'avez-vous , Monsieur , & qui vous oblige à
vous emporter de la sorte ?

MIROBOLAN ,

Des gens qui me soutenoient opiniâtrément la
transfusion .

DORINE .

Ils sont foux ...

MIROBOLAN :

Sans doute .

LISIDOR.

Ils n'ont pas raisons , car elle a été condamnée publiquement. Vous sçavez...

S C É N E VIII.

LISE , MIROBOLAN , DORINE , LISIDOR ,
MARIN.

LISE, à *Dorine*.

Monsieur Mirobolan est-il ici?

DORINE.

Le voilà. Elle vient fort à propos,

MIROBOLAN.

Que me voulez-vous?

LISE.

Je voudrois que vous fussiez pendu. M'avoir ordonné des pilules qui m'ont pensé faire mourir?

MIROBOLAN.

Moi?

LISE.

Oui, vous. Voilà comme vous faites, bons affronteurs. Vous ordonnez souvent les choses à tort & à travers. Allons, prends, & rencontre si tu peux. Des pilules pour retrouver un chien perdu!

MIROBOLAN.

Vous vous méprenez, je ne vous ai jamais vue :

LISE.

Jamais! ne vous ai-je pas tantôt donné un Ecu blanc?

ML

Vous êtes folle.

LISE.

Tu en as menti...



S C É N E IX.

GRAND-SIMON , LISE , MIROBOLAN ,
LISIDOR , DORINE , MARIN.

GRAND-SIMON.

AH! si je rencontre ce Monsieur Mirobolan, je
m'en vais chanter diablement la gamme.

LISE.

Tenez, le voilà.

GRAND-SIMON.

Parbleu, Monsieur, il faut que vous foyez un
grand ignorant; d'ordonner des pilules pour sçavoir
si l'on est aimé d'une fille! Et moi bien fou de les
avoir prises! Elle m'ont quasi envoyé en l'autre
monde, & je n'en suis pas encore remis.

MIROBOLAN.

Vous êtes fou de me parler de la sorte. Je ne
vous connois point.

GRAND-SIMON.

Ne vous ai-je pas tantôt donné un Ecu d'or?

LISE.

Il vous va tout nier comme il m'a fait.

E

MI-

MIROBOLAN,

Il faut vous mettre tous deux aux petites maisons ; car vous êtes des foux.

GRAND-SIMON.

Morbleu tu en as menti , je ne suis point fou , trêve à de tels discours , car je pourrois bien te donner de mon bâton sur les oreilles ,

LISE.

Et moi t'arracher la barbe.

MIROBOLAN,

Ah ! c'en est trop endurer . Dorine , qu'on aille guérir un Commissaire .

GRAND-SIMON.

Qu'elle aille , qu'elle aille , je l'attends.

LISE,

Et moi aussi .

GRAND-SIMON.

Vous verrez que ces messieurs tueront les gens ; Et qu'ils auront encore raison ! Parbleu , je veux avoir mon écu d'or.

LISE,

Et moi mon Ecu blanc , ou je ferai grand bruit.

DORINE.

Ma foi ! si vous ne tirez pays , j'irai chercher le commissaire.

GRAND-SIMON.

C'est ce que je demande .

LISE,

Et c'est que j'attends.



S C È N E X.

FELIANTE, CRISPIN, LISIDOR, MIROBOLAN, DORINE, MARIN, GRAND-SIMON, LISE.

CRISPIN, *sortant* :

Mais, Madame....

FELIANTE.

Mais, Monsieur, encore une fois, je ne veux pas que ma Fille parle aux gens tête-à-tête. Si vous avez envie de voir mon mari, vous pouvez prendre le temps qu'il soit au logis.

CRISPIN.

Madame vous pouvez croire que....

FELIANTE.

Je sçai ce qu'il faut que je croie ; mais encore un coup, vous n'avez que faire chez moi, quand mon mari n'y sera pas.

LISE, à Simon.

Il me semble que ce visage ressemble bien à celui qui m'a ordonné des pilules.

GRAND-SIMON.

Parbleu, c'est le Médecin qui m'a pensé faire crever. Ah trompeur ! tu me rendras mon argent.

LISE.

Tu me rendras aussi le mien.

LISIDOR , *le prenant au collet .*

Ah coquin je te tiens à présent .

CRISPIN .

NON SUM COQUINUS , MEDICUS SUM .

MIROBOLAN .

Messieurs , il ne faut pas maltraiter un de mes confrères de la sorte : on doit lui laisser conter ses raisons .

LISIDOR .

C'est le Valet de mon Fils .

LISE .

C'est le Médecin qui nous a ordonné des pilules :

GRAND-SIMON .

Et qui m'ont donné bien de la peine .

LISIDOR .

Coquin , réponds donc à toutes ces choses .

CRISPIN , *à Lisidor .*

Monsieur , il ne vous faut plus rien déguiser ; votre Fils n'est point sorti de Paris , à cause de l'amour qu'il a pour la Fille de Monsieur Mirobolan . Elle l'aime passionnément ; enfin ils s'aiment tous deux , & m'on fait jouer plusieurs personnages pour les servir dans leurs amours .

FELIANTE .

Ma Fille aime ton Maître ?

CRISPIN .

Oui , Madame , & fortement .

FELIANTE .

Encore pour le Fils c'est quelque chose ; mais pour le Père , il ne doit jamais espérer d'épouser ma Fille .

GRAND-

GRAND SIMON.

Mais qui t'obligeoit à nous faire prendre des pî-
lules? Cela pouvoit-il servir quelque chose pour les
amours de ton Maître.

CRISPIN.

Ce sont des choses dont je vous éclaircirai dans
un autre tems.

MIROBOLAN.

Vous voyez bien que vous me blâmiez sans rai-
son. Mais faites-moi la grace de revenir une autre
fois, je vous promets de vous contenter d'une fa-
çon ou d'autre.

LISE.

J'y consens, mais au moins, plus de pîlules.

MIROBOLAN.

Non, adieu.

LISIDOR.

Ton Maître, dis-tu, aime passionnément la Fille
de Monsieur Mirobolan.

CRISPIN.

Oui, Monsieur, & cent fois plus que je ne dis.

LISIDOR.

Hé bien, si la chose est ainsi, je vois bien que
c'est une nécessité de consentir qu'il l'épouse, pour-
vu que le Père, & la Mère y consentent.

MIROBOLAN.

Pour moi, je le veux de tout mon cœur, pour-
vu que ma Femme le veuille.

FELIANTE.

Je ne sçai bien si je le dois vouloir.

MIROBOLAN.

[Hé, ma Femme....

FELIANTE.

Puisque vous m'en priez, j'en demeure d'accord.

LISIDOR.

Où est-il donc, ton Maître?

CRISPIN.

Le voilà qui vient tout à propos :

SCÈNE DERNIÈRE.

GERALDE, MIROBOLAN, FELIANTE, LISIDOR, DORINE, CRISPIN, MARIN.

LISIDOR.

Venez, Monsieur de Bourges.

GERALDE, *se jettant aux genoux de son Père.*

'Ah mon Père! je vous demande pardon.

MIROBOLAN.

Hé mon Dieu! laissons tous ces beaux discours.

Entrons au logis; & là nous discuterons toutes les choses.

FELIANTE.

C'est fort bien avisé; allons, rentrons.

MIROBOLAN.

'Allons, Monsieur Lisidor, l'honneur vous appartient.

LI:

LISIDOR.

Puisqu'il vous plaît, entrons. (*Ils rentrent.*)

CRISPIN,

Marin.

MARIN.

Que veux-tu?

CRISPIN :

*Puisqu'en tout aujourd'hui j'ai si bien réussi.**Je vais, je vais morbleu, je vais entrer aussi.*

F I N.

68848

